

Propositions conceptuelles récentes de François Jullien : *dé-coïncidence, inouï, vraie vie, incommensurable*. Jean-Pierre Bompied

La trajectoire philosophique de François Jullien est singulière. Cette singularité je l'ai examinée dans un petit livre intitulé *Penser par écart*, mais qui, publié en 2019, ne prend pas en compte plusieurs essais récents, ce dont je vais parler ce soir.

Après avoir longtemps produit des travaux de haute précision entre Chine et Europe, mettant en vis-à-vis les deux pensées et cultures - travaux curieusement mal accueillis par la corporation sinologique alors que plusieurs philosophes (Bruno Latour, Marcel Gauchet, Alain Badiou et aussi Ricoeur) manifestaient leur intérêt - une fièvre conceptuelle explicitement philosophique a saisi Jullien ces dernières années. Cette suractivité éditoriale je l'ai quelque peu simplifiée en la ramenant à une série, amorcée en 2017, de quatre concepts : *dé-coïncidence, inouï, vraie vie, incommensurable*.

C'est l'objet de mon propos d'aujourd'hui. Je vais m'interroger sur la cohérence de cette série conceptuelle et sur l'orientation philosophique qu'elle propose. Secondairement comment cette initiative s'inscrit dans le paysage intellectuel contemporain.

Commençons par replacer ce que j'ai appelé propositions conceptuelles dans son itinéraire d'ensemble. La très longue étape des travaux sinologiques de Jullien se clôt en 2015 par un *lexique euro-chinois de la pensée* composé de vingt entrées et qui dresse face au logos européen voué à saisir l'Être au moyen de catégories une analytique de la raison chinoise, souple et inventive, disposant de sa propre cohérence. La première entrée de ce lexique se place sur le plan de la connaissance : en Europe, depuis les Grecs, on construit des *causalités*, en Chine, depuis approximativement la même période, on détecte des *propensions*.

Un tel travail en profondeur, du reste fort utile par les temps qui courent – la nouvelle Chine rattrapant à marche forcée le leader nord américain, sur une scène géopolitique où de plus en plus la tension monte entre le champion en titre depuis le XX^e siècle et son challenger asiatique – s'inscrit dans une réflexion interculturelle. Mais pas que. Le lexique euro-chinois n'est que la première partie d'un essai intitulé *De l'Être au Vivre* dont la seconde présente un programme de recherche philosophique qui se veut radicalement novateur. Car, de son long *détour* sinologique, Jullien tire deux leçons principales : a) que « *jamais nous ne posons de questions premières...mais toujours pliées dans du culturel* », c'est donc dès le questionnement de départ, dès les interrogations originelles que Chine et Europe divergent. b) que la philosophie européenne née en Grèce se formule dans le langage de l'Être, est ontologique – même Sartre : *L'Être et le Néant* – forme de discours étranger à la pensée chinoise dont la constante est d'être processuelle. Le philosophe-sinologue se propose rien de moins que de dénoncer ce *pacte ontologique* pour penser autrement. Ce geste philosophique me paraît d'une extrême ambition, ni Bergson ni Bachelard ni Sartre ni Merleau-Ponty ne s'étaient permis, au sein d'une aussi vénérable tradition intellectuelle, un tel *écart* de perspective.

Il faut préciser ce point de départ véritablement disruptif. Parodions Marx : jusqu'ici les philosophes n'ont fait que penser l'Être, il faut désormais élucider le Vivre. Première remarque : le remplacement de l'Être par le Vivre semble un énorme rétrécissement théorique, puisque l'Être, ce qui est, c'est la totalité du réel que dans une vue d'ensemble, à travers un système, la réflexion philosophique à l'ancienne se proposait d'embrasser, alors que le Vivre, ce n'est même pas la vie, le domaine entier du vivant, mais seulement à l'intérieur de ce domaine, l'ordre humain - certes huit milliards d'individus, et passablement destructeurs. D'où une première objection : peut-on comprendre l'ordre humain isolément, détaché de son environnement naturel ? « L'homme n'est pas un empire dans un empire », la formule de Spinoza prend maintenant, notamment après cet été riche en catastrophes naturelles, une allure d'évidence. Objection massive à laquelle Jullien répondrait sans doute que l'indispensable connaissance de l'environnement n'est pas le fait de la philosophie mais seulement des sciences dont il ne songe pas à discuter l'utilité théorique et sociale.

Son argument décisif est le suivant : la philosophie, par la logique même de son discours, onto-logique, parlant rationnellement de l'Être, ne peut pas saisir, ne peut que *rater* ou *trahir* ce qui est le propre moins de l'homme que de l'*humain* : vivre. La tradition ontologique de la philosophie qui s'est historiquement déployée en constructions métaphysiques plurielles et contradictoires, est devenue inopérante et par suite épuisée. Il faut changer de cap. Second point essentiel : cela ne signifie pas qu'il faille prendre sur l'ordre humain un point de vue strictement positiviste, le réduire à des faits, dates et chiffres, le numériser – ce qui est d'ailleurs en cours, effectué à travers une mondialisation qui justifie l'opération par le bénéfice collectif qu'elle apporterait, par la *commodité* censée en résulter.

Il faut au contraire ré-interroger l'humain directement dans son Vivre, philosophiquement.

Mais pourquoi le Vivre est-il aussi rebelle à l'ontologie et à son logo-centrisme ? Pourquoi passe-t-il toujours entre les mailles des concepts philosophiques ?

Réponse générale : le Vivre qui s'enracine et s'incarne dans un être singulier, unique, une personne – mais elle-même prise dans un groupe vivant qui, par sa langue et sa culture, la nourrit et structure complètement, – est un immédiat processuel qui en tant que tel se dérobe à toute prise. Vivre est pour l'humain un processus continu auquel il n'accède pas, même si de la conscience l'accompagne et même le définit. Par exemple, quand je découvre que j'ai vieilli – la plupart du temps dans le regard ou le propos des autres – il y a longtemps que je le suis devenu, ça m'avait simplement échappé. De fait, j'ai vieilli sans m'en apercevoir. Je ne peux être attentif qu'aux marques visibles de ce vieillissement insensible, au moyen d'une inspection interminable et vaine qui manque fatalement le vivant de la chose. Car vieillir ne se réduit pas à un affaiblissement de la vitalité dont les preuves se manifestent au quotidien, mais est un processus global et souterrain qui affecte mes désirs et sentiments, ainsi que mon potentiel intellectuel, mes opinions et compétences. Une globalité dont il semble que je ne puis que, sur le mode négatif, constater les différents effets qui me parviennent.

Sur le processus d'ensemble ininterrompu qui, de la naissance à la mort, rythme silencieusement la vie humaine, la langue pose des étiquettes - enfance, adolescence, force de l'âge, vieillesse, quatrième âge... - et la sagesse des nations des conseils, toujours les mêmes d'ailleurs, *grand murmure sentencieux-paresseux*. La sagesse philosophique fait-elle beaucoup mieux avec ses « carpe diem », jour à cueillir pour en profiter, et autres « comme si » (on vivait son dernier jour) ?

Voilà la cible, peut-être inaccessible, que Jullien désigne à la réflexion philosophique. Une cible qui se dédouble, car si le Vivre est ancré dans le singulier, l'unique de l'existence individuelle, cette dernière est insérée dans du collectif, dans une socialité elle-même vivante. Hors de ce milieu socio-culturel ou passant ses premières années dans un milieu éducatif gravement défaillant, l'individu ne développe pas ses potentialités, il en reste à jamais amoindri ou tordu. Ces activités quotidiennes : marcher, parler, lire, écrire, et qui permettent de m'identifier, je les ai au départ apprises. « Nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourdains ou Allemands » note Montaigne qui se trompe rarement. Il y a donc d'une part un Vivre foncier, existentiel, et d'autre part un Vivre collectif des groupes humains, dans l'Histoire. Un moi et un nous. Dans l'un comme dans l'autre, le vécu est processuel, les prises de conscience ne viennent qu'après coup, généralement trop tard. Par exemple, à présent le réchauffement climatique et le désordre dans l'environnement. René Dumont, simple agronome, qui dans les années soixante faisait sourire avait raison sur toute la ligne.

Quand Jullien esquisse la mise en place de ce nouveau cadre problématique, quiconque dispose d'une culture philosophique moderne – en principe tout bachelier – se dit que Hegel a déjà pris en charge toutes ces questions, et dans leur double perspective, individuelle et collective. Hegel, le plus grand des philosophes modernes, le « titan » (Mallarmé) inégalé par la puissance du système et la mine d'idées où Marx, Sartre, Lacan et bien d'autres ont puisé sans vergogne. Laissons momentanément l'examen de ce point.

Ainsi c'est dans cette perspective d'ensemble, refusant à la fois le discours métaphysique et le discours positiviste, que Jullien tente de poser sa propre voix (voie) de philosophe. En créant des concepts, sans se remettre dans les pas des devanciers, des grands aînés qui en France s'appellent Foucault, Deleuze, Derrida. La première de ces nouveautés conceptuelles est *dé-coïncidence*.

Une incise avant de commencer la présentation. La création de concepts est le propre de l'activité philosophique, Deleuze l'a rappelé. Un concept philosophique est généralement prélevé dans la langue courante, mais pour le recharger de sens, le rendre fort, opérant, efficient. La philosophie n'est pas rêverie. Quelques grands exemples : « cogito », je pense (Descartes) ; « critique », mot d'origine grecque (Kant) ; « aliénation », mot allemand (Marx). Parfois il s'agit d'un terme très concret : « divertissement » (Pascal), « ressentiment » (Nietzsche), « projet » (Sartre).

Dé-coïncidence : replacé dans la dynamique de ce travail au long cours, ce concept est ainsi un relais décisif, à la fois aboutissement d'une démarche patiente animée par l'idée d'*écart* et point de départ d'une avancée philosophique – l'objet de cet exposé.

Première observation : le concept apparaît initialement dans un texte présentant une exposition de peinture contemporaine à Taipei et dont une version quelque peu amplifiée paraît en 2017 sous le titre : *Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*. Deux remarques : le lieu de naissance du concept : la capitale de Taïwan, un des points névralgiques de la planète. Son premier terrain d'application : l'art.

Le terme même est un néologisme formé à partir d'un mot de la langue courante qui à l'examen – dès le dictionnaire – offre deux sens bien distincts : une coïncidence est soit une adéquation parfaite, point par point, entre deux choses, généralement on s'en félicite, pour l'apaisement intellectuel procuré, tout coïncide, tant mieux ; soit un fait de hasard – au moment où il se trouvait à tel endroit, tel évènement s'est produit - mais alors heureux ou malheureux, chance ou malchance. C'est le premier sens qui est privilégié

Adjoindre le préfixe dé – faire/défaire, lier/déliier, croissance/décroissance... - signifie l'inversion d'un processus. Elucider ce processus à l'envers est l'objet de cet essai bref et dense, peu de mots et beaucoup d'idées. Si on ne lit, mais entièrement, qu'un ouvrage de Jullien, je conseillerai celui-là.

On y trouve une problématique, la mise au net de la compréhension du concept, la mise à l'épreuve de son extension dans de multiples champs de la culture.

La problématique est formulée dans un préambule d'une seule page. La voici, textuellement : *pouvoir concevoir d'où vient l' « homme », pour savoir ce qu'il est*. Question assortie de deux exigences inséparables : *procéder de façon strictement immanente et sans trahir le caractère processuel de l'expérience*. Reprenons rapidement : à la recherche d'un concept (*pouvoir concevoir*) qui désignera une origine - à la fois commencement et principe - (*d'où vient l' « homme »*) censée fournir une définition de l'humain (*pour savoir ce qu'il est*).

Programme apparemment récurrent de toute « philosophie première » - avec sa formule rituelle : au commencement était... - sauf qu'ici deux exigences préalables vont le faire sortir de ses gonds – out of joint, comme dit Hamlet - : *procéder de façon strictement immanente*, c'est-à-dire n'introduire dans la réflexion aucun principe ou instance extérieurs à l'expérience, notamment aucun acteur suprahumain *et sans trahir le caractère processuel de l'expérience*, c'est-à-dire la suivre au plus près, décrire et non pas construire, ne pas chercher à compenser le vague de l'approche par des explications (des rationalisations, pour parler comme Freud), en somme être proustien. Dès lors on peut s'attendre à une origine d'un type philosophiquement nouveau.

Maintenant la compréhension du concept pour répondre à ce cahier des charges philosophique. *Dé-coïncidence* est le processus par lequel se défait une coïncidence et consiste en un *descellement* – titre du premier chapitre. Ce processus présuppose

donc, pour s'effectuer et d'abord s'amorcer, un état stable, équilibré, fermé, coïncidant, lequel fournit au sujet, individuel ou collectif, une *adéquation-adaptation*. Dé-coïncider, c'est donc perdre quelque chose d'acquis et en cela prendre un risque sérieux. Vue de très près, une dé-coïncidence est moins une rupture spectaculaire – ce qu'on appelle révolution, mot mis maintenant à toutes les sauces – que de manière souterraine et d'abord imperceptible, une *fissuration* qui se creuse progressivement. Ainsi s'amorce une *désolidarisation* d'avec la situation de départ, où se révèle une capacité de se *désadapter*.

De cette capacité, dans la peinture moderne, l'oeuvre de Picasso effectue une exceptionnelle démonstration. Par décalages successifs d'avec une tradition picturale multiséculaire qu'il maîtrise parfaitement et qui aboutissent à l'invention du cubisme, le peintre espagnol dé-coïncide, mais non pas une seule fois, avec ses fameuses *Demoiselles d'Avignon* : tout au long d'une carrière où, continuant de dé-coïncider de ses propres avancées, il déploie une énergie créatrice fascinante. « Je ne cherche pas, je trouve », dit-il. Il a ouvert la brèche dans laquelle toute la peinture du XX^e siècle s'est engouffrée et a poursuivi l'exploration. On comprend avec lui que si une dé-coïncidence est toujours risquée, peut échouer ou avorter, elle peut aussi être véritablement féconde et productive, elle seule est en mesure d'*inventer*.

En possession de ce concept qui permet de penser ensemble continuité et décrochement, par émergence et promotion du nouveau, Jullien entreprend, en le promenant dans de multiples secteurs culturels, jusqu'en Extrême Orient (le bouddhisme zen), un périple que je ne peux ici que résumer.

Les lieux revisités – je simplifie – sont religieux (la *Genèse*, prologue de la Bible, où une première dé-coïncidence jette le couple originel dans la conscience de soi, le malheur et l'histoire), théologique avec l'*Évangile* de Jean (le Dieu chrétien s'incarnant dé-coïncide de lui-même, du Père au Fils, et re-coïncide en Esprit), métaphysique (l'univers matérialiste et déterministe de Lucrèce a besoin d'une déviation initiale – le clinamen – pour se former). Remarques : Jullien travaille sur textes, grec, latin, chinois, allemand.

Continuons le périple. La dé-coïncidence habite la réflexion philosophique qui pourtant s'est donnée dès le départ un idéal de coïncidence (la Vérité comme adéquation parfaite de la chose et de la pensée) et dont l'histoire est interprétée comme tension entre philosophie de l'*esprit* et philosophie de la *conscience*, ce qui distingue les époques antique et classique de l'époque moderne où la temporalité devient le problème central.

Capitale également la dé-coïncidence qu'introduit Darwin dans la vision de l'évolution de la vie dont l'humain participe, complètement immergé en elle, mais en se caractérisant par une capacité de dés-adaptation dont la paléontologie préhistorique aligne des traces certes dispersées et lacunaires mais composant un incontestable mouvement d'ensemble. Homo a mis un certain temps à devenir sapiens. Plusieurs millions d'années. Après Darwin – hautement salué par Marx comme par Freud – le scénario biblique de la création de l'homme tombe théoriquement en miettes, ou plutôt acquiert le statut de mythe, comme toutes les cultures en produisent. Libre à nous Occidentaux de croire que ce mythe possède une profondeur dont seraient

dépourvus les mythes africains, amérindiens, asiatiques...Une illusion narcissique de plus, dirait un spécialiste comme Lévi-Strauss en empruntant l'expression de Freud. Ce compte-rendu, je le répète, est très simplifié. Jullien aborde également le problème du mal, la philosophie hégélienne de l'histoire, le surréalisme, le bouddhisme zen, les trois séismes qui dans la culture occidentale ouvrent le XX^e siècle : relativité, inconscient, cubisme, à travers lesquels, en science, en psychologie ou métapsychologie et en art, les perspectives basculent définitivement. Mais aussi et surtout il traite d'éthique en termes de dé-coïncidence, et alors raccroche une innovation conceptuelle plus ancienne : l'*intime*. Ce concept explore l'expérience de la rencontre de l'Autre, et fait d'elle le coeur de l'éthique. Dans cet essai de 2013 aussi bien le moi-sujet de Descartes que l'impératif catégorique de Kant, deux piliers de la pensée moderne, sont explicitement remis en cause, le critique philosophique du quotidien *Le Monde*, Roger Pol Droit y a vu la « découverte d'un continent nouveau ».

Dès lors le concept prend sa forme verbale, et de clé interprétative multi usages il devient mot d'ordre : *dé-coïncider...le verbe éthique par excellence*. Il est clair que la forme négative du néologisme porte un contenu éminemment positif. Et il n'est pas étonnant que très récemment Jullien ait souhaité, à travers une association appelée *dé-coïncidences*, au pluriel, que les acteurs sociaux et professionnels s'emparent du concept pour éclairer leurs pratiques, voire les relancer. Et il prononce le mot : lui donner, au-delà du culturel, une dimension *politique*.

C'est là assurément une autre affaire dont je ne parlerai pas aujourd'hui. Mais quand on referme cet essai de 2017 , l'impression s'impose que l'auteur a installé des positions fortes en esthétique et en éthique. Ce que les concepts suivants vont confirmer.

Une dernière remarque avant de les examiner. La problématique cherchait une définition de l'homme (*pour savoir ce qu'il est*). Il n'y en a pas : un être dé-coïncidant excède toute essence. Il est entièrement dans la nature, mais dénaturé. A ce moment Jullien croise l'existentialisme sartrien, dont il tient à se démarquer, ce qu'il fait en récusant l'idée de « choix originel » ou « projet fondamental ». Il est freudien. Freud dont il dit qu' au XX^e siècle, personne, parmi les philosophes, ne *s'est risqué comme lui hors des rives du connu*.

Ajoutons : s'il n'y a pas d'essence de l'homme, il est vain de chercher à déterminer une origine ou principe-commencement conçu comme *le grand lever de rideau* de toute l'aventure humaine. Le concept de dé-coïncidence ne fournit que la *possibilité d'un début*.

Second concept : *l'inouï*. Dès son apparition en 2018 dans un essai intitulé *Si près, tout autre*, présence de Freud (et de Lacan). Jullien replace l'inconscient freudien dans ce nouveau concept dont il est *un cas notoire mais particulier*. Explication : *L'inconscient...est cet inouï de l'Autre, en nous, que l'analyse veut nous faire entendre, même si nous résistons tant à lui prêter l'oreille, ce pourquoi il restera, pour une si large part, inouï*. Du pays de l'inouï l'inconscient psychanalytique est une province.

Le concept philosophique, explicité dans un essai de 2019, sous ce titre qu'accompagne : *ou l'autre nom de ce si lassant réel*, va à l'opposé du sens courant, habituel du terme : il ne nomme pas l'extraordinaire ou l'exceptionnel, mais dans l'expérience le plus ordinaire et commun. Inouï : ce qui apparaît puis très vite *dés-apparaît* – plutôt que disparaît – lors même que la chose reste présente.

De nouveau la réflexion philosophique s'appuie sur du descriptif pur. Le premier chapitre de l'essai s'intitule : *la plage, à l'aube, découverte*. Il raconte une expérience vécue, sans recourir à aucune technicité philosophique de vocabulaire, mais avec une extrême précision concrète – celle dont sont capables dans leurs grandes pages Sartre et Lévinas, dont l'ombre va apparaître au cours de l'essai. En ce lieu méditerranéen – cette plage n'est pas loin du *Cimetière marin* de Valéry - il s'agit donc, non de découverte, mais de *découverte*. Une découverte, c'est le passage initial de l'inconnu au connu : une nouvelle terre, un nouveau virus, une nouvelle espèce. Alors qu'un *découverte* peut se préméditer, se concerter, s'entretenir, se cultiver : c'est un surgissement dont on sait que très vite il se résorbera. L'apparition est éphémère, l'inouï se perd bientôt en *lassitude* – lassitude de la présence même de la chose.

Ce couple notionnel insolite – *découverte* / *lassitude* – fait d'opposés successifs et inséparables est le fil que déroule tout l'essai. Il est d'ordre existentiel et non pas objectif-cognitif, il est à vivre et non pas à engranger et mettre à sa place dans une réserve de savoir. Jullien suit ce fil dans l'inouï de la vie et dans l'inouï de l'Autre.

Dans l'inouï de la vie, en s'avisant que là est le lieu d'exploration de l'art moderne, de la peinture, il en a déjà parlé, mais aussi et tout autant de la poésie, en langue française celle de Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé. Le philosophe dé-coïncidant, pour dire l'inouï, se trouve ainsi des alliés, et confirme que l'art est dans l'Europe moderne en avance sur la philosophie. Au 19^e siècle la pensée française est dans les écrits de Baudelaire, pas de Victor Cousin. Walter Benjamin ne s'y est pas trompé. Jullien, pour sa part, poursuit là l'élaboration de son esthétique. Rappel : il avait commencé en 1985 avec sa thèse sur la poétique chinoise.

Mais, dit-il maintenant, *le plus crucial*, c'est l'éthique à extraire de ce voyage dans l'inouï quotidien. Objet du huitième et dernier chapitre de l'essai intitulé *l'inouï de l'Autre*. A ce stade de la réflexion, l'interlocuteur incontournable c'est Lévinas, le philosophe qui parti de la phénoménologie de Husserl - *retour aux choses elles-mêmes* – pour repenser la tradition hébraïque a vu dans le visage l'expression de l'infini – thèse magistralement présentée dans l'exposé de la semaine dernière. A qui veut lire un seul chapitre dans les très nombreux essais de Jullien, je conseille celui-là.

L'inouï est ainsi un paradoxe que Jullien résume ainsi : *A la fois abyssal et comme à proximité*. Il engage une philosophie existentielle, puisqu'on peut soit ne rien entendre, passer tranquillement, prudemment son chemin soit au contraire *vivre à hauteur d'inouï*, titre d'un petit ouvrage collectif auquel j'ai participé. En exergue de ce livre non pas de Jullien mais sur lui une phrase extraite du *Zarathoustra* de Nietzsche : *C'est le plus immédiat, le plus quotidien qui parle ici de choses inouïes*. Pour ma part, dans ma contribution intitulée *Cette étrange idée de l'inouï*, j'ai retenu quelques vers de Baudelaire.

Concept suivant, le troisième : *vraie vie*. La transition est facile. Avec l'inouï cette réflexion a pris une orientation expressément existentielle, ce qui la rapproche du courant existentialiste, dont elle devra se distinguer – mais pas en s'y opposant frontalement comme avait fait le courant structuraliste. En réinvestissant le même terrain, celui où s'était installé Sartre avec la liberté, le choix, le projet pour penser l'existence.

De la vraie vie, c'est le titre d'un essai de 2020. L'expression se trouve chez Rimbaud, reprise par Adorno. Elle implique, et vise à élucider, une dualité essentielle d'ordre existentiel. Dès le premier chapitre intitulé *vie absente* (au singulier) cette élucidation est entreprise. Incipit de l'essai : *la vie se tasse, tout comme la terre se tasse*. C'est le paradoxe que quelque deux cents pages ne vont pas cesser d'analyser et expliciter : vivre au sens humain, c'est creuser son trou : s'installer, s'enfoncer, se réduire, s'enliser, comme happé par une socialité structurée, cadrée, normée. Il y a donc possiblement *deux vies*, c'est le titre du second chapitre : une vie qui se conforme à la cohésion du groupe, rentre dans la règle de son jeu, une vie, dit Jullien, *à plafond bas*, et une vie qui s'écarte de cette cohésion pour prendre une allure *déviante, dissidente*; qui en solitaire fait sécession. Au commencement de la tradition philosophique européenne, une vie de ce genre est évoquée, en termes qui restent saisissants, par Platon dans l'allégorie de la caverne (*République*, début du livre 7).

On ne peut donc parler de *vraie vie* que pour les *vivants aberrants* que sont les humains. Façon de vivre qui pour émerger doit fracturer les cadres sociaux et normés de l'expérience – et là Jullien se déplace en Chine ancienne avec l'expression taoïste « les hommes vrais » 真人 (zhen ren) qui désignent les très rares capables de soulever le pesant couvercle du rituel social. La *vraie vie*, elle est donc, comme l'a conclu Valéry dans son fameux vers du *Cimetière marin*, à « tenter » : « Le vent se lève !...Il faut tenter de vivre ! » Jullien reprend la formule, non sans contester l'accentuation vitaliste de ce qu'on tient souvent pour le plus grand poème, en langue française, du XX^e siècle. Il faut à la fois, en même temps, explique le dernier chapitre, tenter de vivre et tenter de penser ; les deux aventures sont inséparables. Le vitalisme est une voie sans issue : témoin de cette impasse Nietzsche, admirable dans ses diagnostics, faible et même équivoque dans le traitement qu'il propose aux maladies de la civilisation.

Deux remarques à propos de cet essai où l'auteur observe que les dictionnaires de philosophie n'ont pas d'entrée au terme « vivre ». La première, c'est que le paradoxe existentiel qu'il examine repose sur une contradiction fondamentale, indépassable : je ne peux désirer et rêver que de vivre, et ce alors même que vivre m'est déjà donné, immédiatement. Vivre est ainsi à la fois la condition des conditions et l'aspiration suprême. D'où la question impossible et nécessaire de l'accès au vivre : comment accéder à ce que Mallarmé appelle « la région où vivre », alors que depuis toujours je m'y trouve déjà, je l'habite ? Dans un essai qui va paraître début 2023, *La transparence du matin*, Jullien dresse une *Carte du vivre*, pour s'y orienter comme le roman du 17^e siècle avait dressé une *Carte du Tendre*, pour s'orienter dans l'Amour. *La transparence du matin* est une expression taoïste 朝徹 zhao che. Qui a goûté à la culture chinoise classique ne l'oublie pas.

La seconde remarque, c'est que cette méditation existentielle sur l'enlèvement apparemment fatal du vivre humain croise la grande idée marxiste d'aliénation et de réification (l'humain devenant chose) qu'elle se propose de reprendre mais en l'adaptant aux données du temps présent, c'est-à-dire au processus de mondialisation. Ce qui exige, d' *articuler l'analyse socio-économique à l'analyse existentielle*. C'est là un grand tournant philosophique à négocier. Tournant délicat : à cet endroit Sartre est parti dans le décor. Merleau-Ponty, beaucoup plus lucide politiquement que Sartre, n'a pas eu le temps de s'y consacrer.

Mais avant de reprendre et consolider les propositions philosophiques de *De la vraie vie* dans ce prochain essai que j'ai évoqué, Jullien a introduit en 2022 un nouveau concept, *incommensurable*, dans un ouvrage auquel il donne son titre.

Quatrième station du parcours.

D'emblée Jullien y déclare que ce dernier concept sert à *caler* les précédents, *inouï* et *vraie vie*. Mais non pas en tant que principe : en tant que *point de départ* offert à la description. Formule récurrente : *Il y a de l'incommensurable, on s'y heurte*. Il s'agit donc encore et toujours de décrire du vécu.

Partons du mot même qui contient mesure mais pour dire son impossibilité. Incommensurable : ce qui défie la mesure par sa grandeur. Au commencement, il s'agit d'une découverte de la mathématique grecque et d'ailleurs ressentie alors comme un scandale logique : les nombres irrationnels produits par un rapport qu'il est impossible de mesurer et déterminer exactement. Exemple le nombre pi , rapport de la circonférence et du diamètre d'un cercle. Là le logos tout puissant est pris en défaut, de façon infime mais irréductible. Un hiatus demeure, qu'on ne peut évacuer, cela ne coïncide pas complètement.

Porté sur le plan du vécu le concept est mis au pluriel : dans l'expérience humaine l'incommensurable est *disséminé*, il y a des *poches d'incommensurabilité*. Trois principales. La jouissance en tant qu'elle est débordement du plaisir et non pas, comme le dit le dictionnaire, sa simple amplification ; l'intime défini comme *champ transcendantal impersonnel* où c'est la sociabilité courante, ordinaire, maîtrisée qui est débordée ; la mort-événement enfin que tentent d'encadrer et contenir, sans y parvenir complètement, les rituels sociaux de la fin de vie, du dernier adieu. Chaque fois une fissure provoque un débordement mais qu'une logique relevant du collectif s'applique à rabattre. C'est l'idée principale que développe le premier chapitre : dans l'expérience l'incommensurable apparaît toujours *rabattu* et que ce *rabattement* est constitutif de l'expérience elle-même, aussi ce dernier concept est-il à *statut transcendantal*.

Dans cette entrée en matière, par une telle approche du vécu, je vois de nouveau l'ombre de Freud. Le maître de Vienne avait dit que sa découverte reposait sur trois concepts principaux, le refoulement et la résistance escortant l'inconscient. Depuis lors son œuvre s'est inscrite dans notre langue et culture, et s'immisce dans d'autres – jusqu'en Chine –, en répandant et popularisant l'idée que le fonctionnement psychique ordinaire, « normal » consiste à résoudre les difficultés internes en les ignorant au niveau conscient (refoulement) et en suscitant des processus faisant barrage à l'accès à l'inconscient (résistance), mais que d'un tel fonctionnement il

faudra inévitablement payer le prix, sur le plan de l'équilibre mental, par un « retour du refoulé ». En somme la pensée fonctionne sur des couvercles posés, par suite la normalité mentale est toujours relative, à la merci d'un accident de parcours, un couvercle bousculé, inopinément entrouvert. Et fort de son expérience de psychothérapeute Freud ne s'est pas contenté d'émettre une hypothèse générale, il est entré avec une extrême minutie dans le détail des processus découverts. Voir, comme échantillons, les admirables *Cinq psychanalyses* – et sa correspondance notamment avec la princesse Marie Bonaparte récemment éditée. De sorte que, lorsque Sartre tente de ramener tout cela à la « mauvaise foi », il ne convainc pas. Quand il écrit dans *Les mots* qu'il n'a pas de surmoi, on apprécie le bon mot mais on ne marche pas. Maintenant munie de cette triple description - jouissance, intime, mort-évènement - la démarche réflexive s'éclaire. L'incommensurable est bien un *point de départ*, offert à l'exploration – et non pas un *fondement* destiné à être pensé dans l'unité d'un principe. Se confirme bien que l'expérience se constitue en le rabattant ou en l'évitant. L'expérience au sens large, des choses, des autres et de soi qui n'est pas donnée, mais toujours construite. Nous le savions depuis Kant et encore mieux avec les avancées de la linguistique et de l'anthropologie. Et dans cette continuité Foucault même. Je le cite : « Au cours de leur histoire, les hommes n'ont jamais cessé de se construire eux-mêmes, c'est-à-dire de déplacer continuellement leur subjectivité. » Toujours, en toute société, cette construction s'effectue à partir d'une langue qui simultanément ouvre du pensable et permet un espace de communication, un milieu d'échanges. Par l'institution d'une commune mesure, intellectuelle mais aussi morale. En prendre la mesure, c'est ce que nous tâchons de faire chaque fois que nous sommes confrontés à un milieu nouveau. L'acquisition et maîtrise de cette commune mesure sont l'objectif de tout processus éducatif – intégrateur mais très normé et dont la constante est de rabattre ce qui pourrait la contester et menacer. L'incommensurable, ce qui ne rentre pas dans la mesure commune, est le nom de cette menace diffuse. Sourdemment il *inquiète* par le *vertige* que très inopinément il provoque.

Trois expériences où émerge soudain de l'incommensurable que colmate immédiatement une logique sociale cadrant les échanges. Ce sont les principales, mais il en est d'autres : le voyage où c'est dans l'espace que peuvent apparaître des fissures, la lecture, cette fois c'est à un détour du texte. Tout pouvoir est attentif aux déplacements physiques et mentaux des individus qu'il tient sous sa coupe. Mais le lieu par excellence de l'incommensurable c'est le visage humain où pourtant la police moderne – avec son fondateur l'inspecteur Bertillon – a mis au point la reconnaissance faciale, savamment mesurée. La limite de Bertillon, c'est Lévinas : l'incommensurable, l'infini dans le visage d'autrui. Après que Sartre a vu dans le regard d'autrui la mort : « L'enfer, c'est les autres ». Le regard des autres peut émettre et décréter la mort individuelle et collective : tu es – verbe être – un traître, un comploter, un danger ou un déchet; on vivra mieux sans toi. La formule de Sartre colle au XX^e siècle, du génocide des Arméniens à celui des Tutsis, en passant par le sommet rationalisé : Auschwitz.

Les derniers chapitres exposent bien comment le concept d'incommensurable sert effectivement de cale métaphysique à une tentative philosophique partie de cette

déclaration : *La métaphysique a trahi le métaphysique*. La démarche métaphysique inaugurale, décisive a été effectuée par Platon fracturant les cadres sociaux de la pensée qu'il nomme doxa, opinion, pour s'élever au concept, entreprenant une ascension intellectuelle qui culmine dans une contemplation, au dessus de l'expérience, suggérant une conversion - démarche que va réutiliser, trop content, le christianisme en Europe. Religion et métaphysique y marcheront dès lors main dans la main, malgré les quelques empêcheurs de croire en rond, tel Pascal, penseur existentiel, qui dérange ce bel ordonnancement. Le platonisme affirme comme une évidence que toute lumière vient d'en haut, d'une transcendance. Dès lors la vie est dévaluée (Nietzsche), le philosophe ne redescend qu'à contre-cœur dans la caverne sociale, en se pinçant le nez. Jullien pense au contraire que la lumière fuse du bas, des interstices de la vie, mais à condition de *dé-commensurabiliser*, c'est-à-dire de sortir des mesures que l'ordre social a partout instituées et scellées, et en osant explorer ces zones interdites. Car telle est la condition première pour libérer la capacité de *déploiement* qui est exactement l'inverse du rabattement constitutif de la socialité coïncidente. *Dé-commensurabiliser* : la porte *pour rouvrir des possibles*. Or, à cet égard, notre temps, de globalisation, est inédit, le règne de la mesure s'y étend comme jamais, il a même répandu l'usage d'une langue mondiale, le « globish ». De sorte que cette orientation strictement immanentiste de la philosophie – quoique non-positiviste – se proposant de penser rien que l'expérience, mais toute l'expérience, devait logiquement mener à une problématique politique. Et c'est bien ce qui s'est produit avec la création de l'association *dé-coïncidences*, au pluriel, dont l'examen ne figure pas dans mon propos d'aujourd'hui.

Concluons pourtant, ne serait-ce que provisoirement, en considérant l'ensemble de cette trajectoire conceptuelle qui parcourt quatre stations. Première remarque générale : il s'agit d'une réflexion existentielle et non pas épistémique, car focalisé sur un unique objectif : élucider ce qu'est vivre au sens humain du terme. Une réflexion épistémique, comme le dit son nom, est centrée sur la connaissance scientifique. Wittgenstein, Russell, ainsi que Bachelard, Canguilhem, Foucault, ce dernier épistémologue des sciences humaines. Mais aussi Bergson, même s'il élabore une grande opposition entre intelligence analytique vouée à l'espace et intuition de la durée, dans son oeuvre il est constamment question de science, dans celle de Jullien jamais ou presque. On peut donc, un peu péjorativement, le taxer de philosophe littéraire, comme Sartre.

Ce philosophe existentiel installe avec *dé-coïncidence* son concept fondateur. Apparu pour éclairer un problème esthétique – Y a-t-il du progrès en art ? Il répond résolument : non, sans parler des installations de Jeff Koons, les tableaux de Soulages ne sont en rien un progrès par rapport aux images de Lascaux et Chauvet – ce concept est d'ordre métaphysique. Sa fonction est négative, il barre toute possibilité de définir une essence humaine. L'humain est ce qui ex-iste, c'est-à-dire sortant de lui-même ne peut pas être circonscrit. Son avenir est incertain, son identité précaire. Mais Sartre l'avait déjà dit, et avec style.

Jullien doit donc préciser sa pensée, s'il veut *s'écarter* de cet existentialisme de papa. Première station, le concept d'*inouï*. C'est une expérience, Erlebnis en allemand,

c'est une lueur au creux de l'existence qui échappe complètement au scientifique – si j'ose dire, il n'y voit que du feu – mais que capte et restitue l'artiste moderne - retour de l'esthétique - et surtout qui est au coeur de l'éthique ramenée à la rencontre de l'Autre. Pour Jullien la grande figure philosophique du siècle précédent n'est ni Heidegger ni Wittgenstein, c'est Levinas.

Du concept d'*inouï* on passe sans rupture à celui de *vraie vie*. D'un mot, la vraie vie est celle qui reconnaît l'inouï de vivre et qui affronte le paradoxe existentiel que résume le vers fameux de Valéry : « Il faut tenter de vivre ». Paradoxe car ce à quoi j'aspire – vivre – j'y suis déjà. Je cherche un lieu, mais là où je me trouve, et non pas dans quelque au-delà. Le taoïsme ancien avait déjà pointé et formulé ce paradoxe.

Le concept d'*incommensurable*, quatrième et dernière station du parcours, vient consolider, arrimer toute cette méditation purement descriptive. Est décrit un *vertige*, que la logique sociale toujours *rabat*, mais de diverses manières selon les cultures. Si aujourd'hui nous voulons *rouvrir des possibles* il faut donc *déployer* ce qui a été rabattu, donc commencer par *dé-commensurabiliser*.

Ces quatre concepts semblent ainsi tourner autour de la même énigme. Ils effectuent une sorte de ronde dans une scène qui s'éclaire alternativement en esthétique et en éthique, constant va-et-vient entre les deux, *inouï* est plutôt esthétique mais le mot vient d'un penseur (Nietzsche), *vraie vie* est plutôt éthique bien que l'expression soit d'un poète (Rimbaud), *dé-coïncidence* et *incommensurable* assurent le liant, le passage métaphysique de l'un à l'autre.

Mais bien que circulaire cette démarche n'est pas répétitive. Chaque concept reprend et repart de ce que le précédent laissait de non encore explicité. Ainsi un chemin de réflexion d'une évidente unité se trace-t-il, dans une progression qui retient l'attention du lecteur. Avec ce philosophe qui a fait de la *lassitude* un concept, en exergue dans un titre de livre, on ne s'ennuie pas.

J'en ai assez raconté pour ce soir.